



(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

Le double d'hommes qu'il fallait étaient réunis sur le bord du lac. Les plus jeunes et les plus habiles furent choisis et prirent place dans un large canot d'écorce. Ceux qui restaient leur souhaitèrent bonne chance, et les regardèrent s'éloigner jusqu'à ce qu'ils fussent perdus dans l'obscurité.

Le commandement du canot avait été donné à l'unanimité à Paul Linois, parce qu'il connaissait le principal endroit où l'Ours Noir avait coutume de réunir ses guerriers, et c'est là qu'on se dirigeait. La distance était grande. Les colons savaient qu'ils n'arriveraient qu'un jour au lieu désigné ; cependant, tous ramaient avec ardeur, et l'embarcation effleurait l'eau à peine sous la poussée des avirons. Quel étrange mais poétique spectacle ils formaient !

La nuit s'était envolée, et la lumière du jour avait depuis longtemps remplacé les ténèbres quand ils atteignirent le rivage près duquel devait se trouver le rendez-vous des Hurons.

A un quart de mille de distance, ils virent le feu d'un campement. Leur cœur battit avec force, car ils se crurent en présence de sauvages ; mais, après s'être approchés, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés.

Un homme seul était resté couché près d'un feu, et il ne paraissait rien voir, ni rien entendre. Toutefois, ses yeux suivaient tous les mouvements de ceux qui venaient à lui.

Soudain, Paul Linois s'écria :

— C'est Antoine Lacerte, hurrah ! Maintenant, nous avons quelqu'un pour nous guider.

— C'est vraiment heureux, dit Faublan ; personne ne peut nous être d'un plus grand secours pour retrouver Marthe. En avant, mes enfants ! rejoignons-le.

A ce moment, le coureur des bois s'avança vers les nouveaux arrivés.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Paul ? dit-il au jeune homme en lui serrant la main tout joyeux.

En quelques mots, Paul lui raconta l'enlèvement et lui demanda s'il voulait l'aider dans ses recherches.

— Certainement ! Antoine Lacerte n'est pas un homme à refuser un service à ses amis. Ainsi, l'Ours-Noir vous a volé votre enfant, père Faublan ? J'en suis sûr, d'ailleurs, et s'il ne paye pas sa coquinerie aujourd'hui, vous pourrez dire que je suis un menteur.

— Savez-vous où il est ? demanda Faublan avec anxiété.

— Si je ne me trompe pas, il est à plus d'un mille d'ici et je crois pouvoir vous y mener en moins d'une demi-heure.

— Qu'il en soit ainsi, et nous te serons toujours obligés, reprit Linois vivement.

— C'est très bien. Je ne demande qu'une chose en retour.

— Dites ?

— C'est que si nous retrouvons ta fiancée, tu l'épouseras aussitôt. Je ne veux pas te voir courir le risque de la perdre encore.

Paul ne répondit pas, mais son regard annonçait qu'il profiterait de l'avis.

Après quelques recommandations à la petite troupe, Lacerte et ses nouveaux compagnons s'engagèrent dans la forêt. Une seule pensée les occupait, et cette pensée, le lecteur la devine aisément, c'était de sauver Marthe.

Quand même elle eut été la mère ou la sœur de chacun, ils n'y auraient pas mis plus de zèle. Personne ne questionna le coureur des bois sur sa manière d'arriver à un bon résultat. Ils savaient que pas un dans la région ne l'égalait dans ces sortes d'entreprises. On marchait depuis une demi-heure, lorsque Lacerte s'arrêta tout-à-coup et fit signe aux autres de l'imiter. Ils obéirent en silence, regardant de tous côtés pour voir la cause de cette halte.

— Qu'y a-t-il ? dit Paul à voix basse.

— Nous sommes près du petit village habité par l'Ours-Noir. Quelquefois, il a une dizaine de guerriers avec lui ; quelquefois aussi, il est seul. Or, je vois par des indices qu'il est avec eux aujourd'hui. Suivez-moi prudemment et ne faites pas plus de bruit que si vous marchiez dans les airs. Il est certain que Marthe est avec lui, mais si vous voulez la revoir vivante, il faut prendre des précautions, car il est aussi rusé qu'un renard.

Ces réflexions, Lacerte les murmura faiblement, et ensuite la bande se remit en marche, mais avec des précautions infinies. Ils parcoururent ainsi une douzaine d'arpents. Alors, un geste du coureur des bois les arrêta de nouveau. Il indiqua silencieusement une clairière dont lui et trois wigwams leur apparurent. Une fumée presque incolore s'échappant par l'ouverture du sommet, témoignait qu'ils étaient occupés.

Celui du centre était décoré avec une certaine recherche.

Lacerte, en le montrant, dit :

— Paul, c'est là qu'habite l'Ours Noir. Il s'agit de savoir si Marthe est avec lui.

— Comment allons-nous nous y prendre ?

— Nous allons marcher droit au wigwam, tous ensemble. L'Ours-Noir prétend être l'ami des blancs et nous allons agir comme si nous ne savions rien. Néanmoins, approchons-nous sans bruit, afin qu'il ne puisse rien nous cacher.

Faisant signe de le suivre, il s'avança en avant.

A vingt pas du wigwam du chef huron, une voix connue se fit entendre. C'était Marthe Faublan qui demandait sa liberté au chef sauvage. Elle disait :

— Laisse-moi m'en aller, rends-moi à la liberté, et personne ne le saura. Je dirai que

je me suis égarée et que j'ai erré toute la nuit. Si ton cœur n'est pas de pierre, je t'en supplie, laisse-moi partir !

La réponse ne se fit pas attendre :

— Le cœur de l'Ours-Noir n'est pas de pierre. Il aime la vierge blanche et il en fera sa femme. S'il la laisse partir, le chasseur à face pâle la réclamera. Plutôt de te voir lui appartenir, je tuerai la vierge blanche avant qu'un nouveau soleil se montre dans le ciel. Qu'elle soit contente d'habiter le wigwam du guerrier et qu'elle ne pense plus à son amant ; jamais elle ne le reverra.

— Attention. En avant ! commanda Lacerte. En deux secondes, ils furent au wigwam. Une peau d'ours en fermaient l'entrée ; la soulevant, le coureur des bois entra, ayant Paul et les colons à sa suite.

L'Ours-Noir vit qu'il était perdu. Aussi prompt que la pensée, il saisit son tomakwak furtivement et chercha à s'approcher de la jeune fille, qui souhaitait la bienvenue à ses sauveurs.

Sa résolution était prise : il voulait tuer Marthe par surprise, mais il ne put accomplir son projet. Au moment où il s'apprêtait à fracasser le crâne de la pauvre enfant, le brave et prudent Lacerte, qui avait tout observé, lui lança son couteau et termina la carrière du sauvage vindicatif.

Les Hurons, en apprenant que leur chef était mort, virent que ça tournait mal pour eux, et ils se sauvèrent, laissant nos amis revenir en sûreté.

Peu de temps après, Paul Linois épousait Marthe Faublan.

EDOUARD CABRETTE.

(Imité de l'anglais).

OU MÊNE LE PIANO

AVENTURE D'UN FRANÇAIS EN RUSSIE

Tourgénoff raconte, dans ses *Mémoires d'un seigneur de Russie*, l'histoire curieuse d'un M. Lejeune, ancien Français, devenu un honnête propriétaire de terrain en Russie.

Un jour, pendant la retraite de l'armée française en 1812, un seigneur russe, bien emmitouffé dans ses fourrures, filait dans son traîneau attelé en troije, quand il aperçut un groupe de moujicks en train de casser la glace sur la rivière, pendant qu'un pauvre diable, vêtu de loques ressemblant à des débris d'uniforme, était maintenu par deux d'entre eux.

— Que faites-vous là, les enfants, cria-t-il en passant.

— Barine, nous noyons un Français.

L'autre criait :

— Monsieur, monsieur, à moi !

Le gentilhomme fit arrêter et s'approcha. Il parlait très peu le français et le prisonnier ne savait pas un mot de russe.

— Qui es-tu ?

Le malheureux tenta de lui expliquer qu'il occupait dans la grande armée la situation de tambour dans un régiment de ligne.

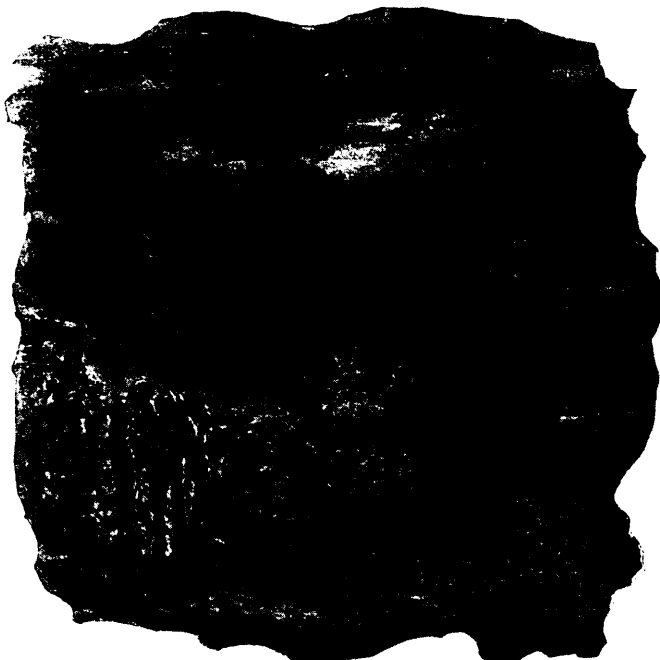
Le seigneur n'y comprit pas grand chose, mais, à tout hasard, il dit :

— Savé mousique ! Piano !

Il y a des cas dans la vie où l'on jurerait qu'on sait parler le chinois.

Le jeune tapin fit un signe affirmatif.

— Allons, les enfants, donnez



Les plus jeunes et les plus habiles prirent place dans un canot d'écorce